

Port Acadie

Revue interdisciplinaire en études acadiennes
An Interdisciplinary Review in Acadian Studies



Du Mentô, de l'écrivain et du conteur. Mots et magie aux Antilles et en Acadie

Corina Crainic

Patrimoine oral et valorisation à l'ère du numérique (2^e partie)
Numéro 31, printemps 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1062006ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1062006ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université Sainte-Anne

ISSN

1498-7651 (imprimé)

1916-7334 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Crainic, C. (2017). Du Mentô, de l'écrivain et du conteur. Mots et magie aux Antilles et en Acadie. *Port Acadie*, (31), 81–101.
<https://doi.org/10.7202/1062006ar>

Résumé de l'article

Cet article examine la manière dont la violence symbolique se manifeste dans les univers littéraires de l'Acadie et des Antilles françaises. Elle serait ici et là le legs colonial d'autant plus honni qu'il est lié à ce qui a présidé à la logique ayant structuré la traite négrière vers les Antilles et la Déportation des Acadiens hors des terres habitées depuis le début de la colonisation française des Amériques. Il s'agit donc chez Antonine Maillet et chez Patrick Chamoiseau de parler à cette situation grâce à un recours à l'imaginaire qui n'est pas abordé comme seul exutoire, mais comme « terrain » propice à l'avènement d'une libération ou, plus prosaïquement, d'un apaisement. L'article est ainsi l'occasion de réfléchir à cet imaginaire qui modifierait la réalité, la bonifierait même, augmenté qu'il est par la parole, par le conte et par une narration ayant des connivences avec des pratiques religieuses ou mystiques.

Du Mentô, de l'écrivain et du conteur. Mots et magie aux Antilles et en Acadie

Corina Crainic
Université de Moncton

Résumé

Cet article examine la manière dont la violence symbolique se manifeste dans les univers littéraires de l'Acadie et des Antilles françaises. Elle serait ici et là le legs colonial d'autant plus honni qu'il est lié à ce qui a présidé à la logique ayant structuré la traite négrière vers les Antilles et la Déportation des Acadiens hors des terres habitées depuis le début de la colonisation française des Amériques. Il s'agit donc chez Antonine Maillet et chez Patrick Chamoiseau de parler à cette situation grâce à un recours à l'imaginaire qui n'est pas abordé comme seul exutoire, mais comme « terrain » propice à l'avènement d'une libération ou, plus prosaïquement, d'un apaisement. L'article est ainsi l'occasion de réfléchir à cet imaginaire qui modifierait la réalité, la bonifierait même, augmenté qu'il est par la parole, par le conte et par une narration ayant des connivences avec des pratiques religieuses ou mystiques.

Abstract

This article examines how symbolic violence manifests itself in Acadian and Caribbean literatures. It is defined as the colonial legacy, related to a subjectivity and to what presided over the logic that structured the slave trade to the West Indies and the deportation of the Acadians out of their lands inhabited since the beginning of the French colonization of the Americas. Antonine Maillet and Patrick Chamoiseau's need to deal with this situation thanks to a recourse to the imaginary is not addressed as a single outlet but as a «terrain» conducive to the advent of a liberation or, more prosaically, to a form of appeasement. The article thus takes the opportunity to reflect on the way in which this imaginary can modify reality, to improve it even, enhanced as it is by the word, by the tale and by a narration at times similar to religious or mystical practices.

Mots clés

Antilles françaises, Acadie, Amériques, colonisation, imaginaire, conte

Keywords

French Caribbean, Acadia, Americas, colonization, imaginary, folktale

Si la notion d'espace est à interroger dans le cadre d'une reconfiguration identitaire en sphères postcoloniales¹, en l'occurrence aux Antilles françaises et en Acadie, elle peut être mise en parallèle avec l'examen de la place accordée à l'imaginaire, élément particulièrement important dans les contextes qui nous occupent. Ceux-ci sont abordés à l'aune de la minorisation, d'une sensibilité qui s'échafaude par une conscience de la perte, si ce n'est de la spoliation, de la conquête ou de la prédation, dont les effets se manifestent encore par une violence d'un autre ordre, qu'il est possible de qualifier de symbolique, et que les écrivains retenus ne cessent de mettre en exergue. Plus difficile à cerner selon eux, moins émouvante, moins révoltante peut-être aussi, injustement sans doute, celle-ci requiert une attention soutenue. Elle serait à l'évidence ce qui persiste, legs d'autant plus honni qu'il est lié à l'intime, dans la foulée des bouleversements sociaux et, de manière plus significative, de ce qui préside à la logique ayant structuré la traite négrière vers les Antilles et la Déportation des Acadiens hors des terres habitées depuis le début de la conquête et de la colonisation françaises des Amériques. Insaissable, et donc puissante, elle participerait aussi de l'imaginaire, part d'humanité tout à la fois malmenée et tyrannique, instigatrice de ces chapitres d'histoire qui ne cessent selon les écrivains d'infléchir la réalité, et donc d'habiter leurs œuvres. Ce serait donc par un investissement de l'imaginaire que ces pulsions pourraient être décelées, racontées, vécues encore, commémorées et alors absoutes. Celui-ci serait à aborder selon la volonté d'une reprise de l'espace perdu² ou hors d'atteinte et de l'accès à une liberté qui passent par un effort ne relevant pas de la violence, des guerres, d'une autre conquête qui rétablirait un équilibre originel n'ayant peut-être jamais véritablement existé. Il peut être utile de réfléchir ici aux propos de Gérard Bouchard :

1 Selon la définition proposée dans Jean-Marc Moura, *Littératures francophones et théorie postcoloniale*, Paris, Presses Universitaires de France, 1999, 174 p.

2 Ou peut-être surtout d'une volonté de compenser à cette situation en élaborant des stratégies autres qui contournent la question de la reprise de possession d'un territoire qui dans ce contexte est surtout à partager avec des factions diverses.

Telle qu'entendue ici, cette notion d'imaginaire invite à explorer rien de moins que l'appropriation culturelle du continent, à savoir : l'établissement d'une relation symbolique avec le territoire, l'élaboration de représentations de *soi* (au présent, au passé, au futur) et de *l'autre*, la mise en place d'un cadre d'intégration collective. L'imaginaire collectif est donc le produit de l'ensemble des démarches symboliques par lesquelles une société se donne des repères pour s'ancrer dans l'espace [...]³.

Parallèlement à cette mise en relation de l'imaginaire et d'une « appropriation culturelle du continent », l'essayiste insiste sur l'idée selon laquelle l'analyse d'une telle problématique est d'autant plus importante qu'elle s'inscrit dans le contexte du Nouveau Monde⁴ où les paramètres coloniaux ont été déterminants. Ceux-ci se définissent selon une formule simple, créant des formes complexes, d'une structure donnant lieu aux mouvements déstabilisants d'un questionnement tout aussi inévitable que, semble-t-il, perpétuel. Il s'est agi, avance-t-il, d'un « réseau de dépendances dont l'évolution va conditionner étroitement les formes culturelles en émergence⁵ ». Se dessinent là les modalités d'un rapport à l'imaginaire qui va tout à fait dans le sens que lui donnent les auteurs qui nous occupent, attachés qu'ils sont à rendre compte de leur(s) histoire(s), de leurs réalités. Est souligné également le malaise particulier qui caractérise le rapport au territoire en contexte postcolonial, c'est-à-dire l'inquiétude que celui-ci suscite ou l'incapacité de le concevoir, ou de se concevoir en relation à lui, d'une manière harmonieuse ou qui relève du moins de l'évidence. Tout se passe comme si la conquête du Nouveau Monde, qui correspond en ce qui nous concerne aux Amériques, avait infléchi la représentation de ces espaces possédés, ou à posséder et qui échappent pourtant indéfiniment, d'un legs

3 Gérard Bouchard, *Genèse des nations et cultures du Nouveau Monde*, Montréal, Boréal, [2000] 2002, p. 14.

4 Selon « l'acception la plus large du terme – Amériques, Australasie, Afrique – [...] toutes collectivités formées depuis le xvi^e siècle à même des mouvements d'émigration intercontinentaux en provenance de l'Europe et dirigés vers des territoires *neufs* – ou, plus exactement, considérés et traités comme tels par les nouveaux arrivants. *Ibid.*, p. 12.

5 *Ibid.*, p. 14.

particulier : l'hésitation ou l'incapacité d'augmenter la conquête des terres par un sentiment de véritable droit sur celles-ci, droit qui n'a pas à être gagné ou établi ailleurs, enfin créé de toutes pièces par ce que Bouchard appelle la « relation symbolique avec le territoire ». Et il est bien sûr à noter que ces « nouvelles » terres ne correspondent pas nécessairement à des territoires ni pour les Antilles ni pour l'Acadie. Il serait possible de réfléchir à la manière dont une telle situation exacerberait le malaise, mais ce qui se dessine au-delà de cette éventualité est une reformulation du rapport possible au territoire, terme revu selon une formule qui donne lieu à une manière différente et peut-être même novatrice d'envisager la place que l'humain peut y occuper. S'il y a une relation symbolique à établir, elle permettrait éventuellement de lier l'être humain à un espace qui n'est plus territoire exclusif ou national, mais une entité en mouvement, par moments insaisissable, et qui correspond également (mais pas seulement) à des terres d'élection. C'est aussi à ces reformulations que participent les romans retenus, qui rendent compte de la volonté d'explorer attentivement ce qui par le passé a donné à la relation à l'espace et à Soi son caractère problématique. Enfin, il est question du besoin d'établir une relation à l'espace, faisant suite à des volontés de prise de possession qui ne semblent pas s'être soldées par un ancrage allant de soi, que celui-ci soit d'ordre territorial ou symbolique. Il s'agit donc chez Patrick Chamoiseau et Antonine Maillet d'un recours à l'imaginaire qui n'est pas abordé comme un exutoire, mais comme un « terrain » propice à l'avènement d'une libération ou, plus prosaïquement, d'un apaisement, aussi porteur, aussi valable. *Texaco*⁶ et *Pélagie-la-Charrette*⁷ n'apparaissent pas comme des fresques d'univers de la perte où il faut exprimer les modulations du sentiment de l'absence, d'un rapport aisé à son univers et à Soi, pour permettre au peuple, envers lequel les écrivains se sont à l'évidence engagés, de s'élancer plus aisément à la reconquête de tous les éléments inaccessibles suite aux entreprises esclavagistes ainsi qu'au Grand Dérangement.

6 Patrick Chamoiseau, *Texaco*, Paris, Gallimard, 1992, 432 p.

7 Antonine Maillet, *Pélagie-la-Charrette*, Paris, Grasset, 1979, 314 p.

Les romans dont il est question envisagent de surcroît l'imaginaire comme un moyen de bonifier d'emblée la réalité, *de la modifier*, par la parole, par le conte, par une narration ayant des connivences avec les pratiques religieuses ou mystiques. C'est bien ce qui retient notre attention ici, la manière dont ces éléments tendent à offrir l'accès à ce qui a été refusé par une histoire coloniale mouvementée, c'est-à-dire un espace qui ne correspond plus à un territoire particulier, mais bien à un lieu à Soi réinventé, par la création littéraire, par la présence du créole et du chiac, et aussi du français dit « normatif », par les injonctions des personnages qui tentent de tracer un chemin hors de la déroute, des femmes et des hommes habités par une même envie de vivre autrement, des figures de l'écrivain, du conteur et du Mentô.

Une autre conquête. De l'étonnante puissance des mots

Une première incursion dans les univers littéraires qui nous occupent, par le biais de la découverte d'un poème désormais célèbre, le *Cahier d'un retour au pays natal*⁸, indique déjà l'importance des injonctions de la figure de l'écrivain, les discours qui relèvent les injustices et élèvent la conscience humaine malmenée, dans un contexte de déroute, redevable non seulement aux réalités postcoloniales mais aussi à la Seconde Guerre mondiale. Ainsi, fuyant comme d'autres une Europe devenue pour lui insupportable, André Breton fait escale à Fort-de-France où, au hasard d'une flânerie, il découvre des textes qui le séduisent irrémédiablement. C'est qu'il y lit des mots qui parviennent à exprimer l'inexprimable, qui dénotent selon lui le courage de dire ce que d'autres esquivent, et de croire encore en l'humanité alors que tout semble perdu. Il s'agit d'Aimé Césaire, un Martiniquais récemment rentré de France pour commencer sa carrière de professeur de lycée. Et, dans la préface à l'édition de 1947 du poème, Breton décrit les émotions qu'il éprouve – bonheur, étonnement, soulagement entremêlés – lors de la découverte de la revue *Tropiques*, son premier contact

8 Aimé Césaire, *Cahier d'un retour au pays natal*, Montréal, Guérin [1947] 1990, 101 p.

avec la pensée et les mots du poète : « Je n'en crus pas mes yeux : mais ce qui était dit là, c'était ce qu'il fallait dire, non seulement du mieux mais du plus haut qu'on pût le dire⁹. » Et ce qui y est dit agit à l'évidence comme un baume, dissipe les inquiétudes, élève l'esprit là où il est menacé de toutes parts. Sa réaction n'est pas sans rappeler le propos de Kundera qui écrit dans *L'art du roman* (en faisant référence à Kafka) :

Écrire signifie donc pour le poète briser une cloison derrière laquelle quelque chose d'immuable (« le poème ») est caché dans l'ombre. C'est pourquoi (grâce à ce dévoilement surprenant et subit) « le poème » se présente à nous tout d'abord comme un *éblouissement*¹⁰.

Selon Breton, il s'agit chez le poète martiniquais de ce talent, de cette volonté, de cette capacité à dévoiler, qui provoquent chez lui un éblouissement d'un même ordre :

Toutes ces ombres grimaçantes se déchiraient, se dispersaient ; tous ces mensonges, toutes ces dérisions tombaient en loques : ainsi la voix de l'homme n'était en rien brisée, couverte, elle se dressait ici comme l'épi même de la lumière. [...] En plein contraste avec ce qui, durant les mois précédents, s'était publié en France, et qui portait la marque du masochisme quand ce n'était pas celle de la servilité, *Tropiques* continuait à creuser la route royale. « Nous sommes, proclamait Césaire, de ceux qui disent *non* à l'ombre¹¹. »

Ainsi donc, alors que Breton déplore la pente dans laquelle se sont engagés les intellectuels européens, ses collègues qui ont à son avis abdiqué pitoyablement, les mots de Césaire apparaissent comme une source de lumière dans la plus noire des nuits. Ils permettent au lecteur transi d'envisager ce qui est caché, qui semble irrécupérable, c'est-à-dire la beauté et la grandeur de l'esprit humain, qui contre toute attente demeurent, expriment encore ce qui ne peut plus l'être ailleurs. Enfin, ses mots permettent donc de

9 *Ibid.*, p. 84.

10 Milan Kundera, *L'art du roman : essai*, Paris, Gallimard, 1986, 199 p.

11 *Ibid.*, p. 84-85.

vivre malgré tout, de croire que tout n'est pas perdu. Ils agissent un peu comme les mots des Mentôs décrits dans *Texaco*, figures d'une résistance contre les puissances coloniales et esclavagistes qui se manifeste avant tout par des discours porteurs d'espoir. Ceux-ci sont élaborés de manière à indiquer le chemin hors des ténèbres, de la guerre, de l'esclavage, de tout ce qui avilit l'homme, tout ce qui l'asservit et œuvre à le réduire. Ils invitent à agir, non pas selon une logique de la vengeance mais avec la volonté de créer, envers et contre tous peut-être, quoique hors des pulsions de la seule rancune. Et ils impressionnent le personnage obnubilé par le désir, le besoin même, de les rencontrer enfin grâce à leur puissance et leur grâce exacerbés par une modestie hors normes :

Je dus attendre longtemps, du temps de mon arrivée au quartier Texaco pour savoir qu'un Mentô c'était ça, et plus que ça, et assurément mieux. [...] Quatre Forces. Simples bonhommes, d'allure insignifiante, les voir laissait pourtant les vivants ababa¹².

La majesté côtoie à l'évidence une allure très humble et les dons de ces hommes ne se révèlent qu'avec parcimonie, comme s'il fallait déjà le mériter, avoir ce qu'il faut pour en mesurer la valeur.

Ce mystère et cette magie ne sont pas sans rappeler ce qui se passe chez Breton lorsqu'il lit les mots de Césaire. À découvrir l'homme, après avoir découvert ses textes, Breton est convaincu d'avoir trouvé celui qui s'élève et élève ceux qui le l'entourent :

Par lui, je le sais déjà, je le vois et tout va me le confirmer par la suite, c'est la cuve humaine portée à son point de plus grand bouillonnement, où les connaissances, ici encore de l'ordre le plus élevé, interfèrent avec les dons magiques¹³.

C'est là un propos qui est sans doute à attribuer à l'exaltation d'un écrivain prenant la mesure d'un poète qu'il estime être de génie. Cela dit, il est étonnamment représentatif de la place accordée à

12 *Ibid.*, p. 126.

13 *Ibid.*, p. 85-86.

l'énonciation, parole et texte confondus, dans *Texaco* et, peut-être avec une emphase autre, dans *Pélagie-la-Charrette*. Dans un univers où tant de choses déçoivent, découragent, horrifient même, où l'on pourrait croire justement à une « abdication générale de l'esprit », pour parler comme Breton, la parole du poète, est, comme celle du Mentô, le sorcier-guérisseur des corps et surtout des esprits, porteuse d'espoir, de toute la force nécessaire pour imaginer que l'état des choses peut être modifié. Car, le poète, à l'instar du Mentô et du conteur des Habitations esclavagistes et aussi des traversées des États-Unis vers l'Acadie, est conçu comme un être ayant le pouvoir d'infléchir la volonté humaine, traduire en quelque sorte ce qui demeure caché, incompréhensible, qui empêche d'agir adéquatement, de contrer toutes les forces qui emprisonnent les personnages en des carcans trop étroits, inhumains, injustes. Qu'il s'agisse de la figure de l'écrivain, du Mentô, du conteur, de l'instigatrice du voyage du retour qu'est Pélagie, la magie déployée relève d'un imaginaire qui porte, accompagne, ravit, élève, de « La Parole », de l'écrit, des mots qui peuvent absoudre et transmuier. Ainsi, dans *Le quatrième siècle*, ce sont eux encore qui permettent de tenir, c'est par eux que se manifeste la puissance de la magie qui n'est finalement autre que celle d'une humanité qui tient bon malgré la déroute. On s'y écrie donc : « Où est ta force, Maître-lanuit, où est ta présence ? Déchire cette terre-là, fais sortir les mots comme des filaos !...¹⁴ ». En un tel univers, ce sont bien les mots qui peuvent « déchirer la terre », modifier le cours des choses, bonifier peut-être la vie des êtres humains auxquels on refuse tout, depuis la dignité et jusqu'à l'accès à un espace auquel ils puissent appartenir. Et les mots contribuent à ce qui est décrit dans *Texaco*, à « La Parole » donc, plus puissante que « La Force » des simples sorciers, qui n'ont pas accès aux savoirs des Mentôs. L'un d'eux dit à une femme qu'il vient de guérir d'une langueur provoquée par des employeurs plutôt abusifs :

14 Édouard Glissant, *Le quatrième siècle*, Paris, Gallimard, [1964] 1997, p. 20.

Force ? Quelle force ? Tuer un bœuf n'est pas force. Moi je sais tuer un bœuf mais je n'ai pas de force. Non, *La Parole*¹⁵. [...] C'est quoi *La Parole* ? Si elle te porte, c'est *La Parole*. Si elle te porte seulement et sans une illusion. Qui tient parole-qui porte tient *La Parole*. Il peut tout faire. C'est plus que Force¹⁶.

C'est en ce sens que Césaire le poète, que découvre Breton à son arrivée dans la capitale martiniquaise, affirme ses connivences avec Césaire le personnage de *Texaco*, qui a le pouvoir d'exalter les foules grâce à ses mots empreints d'élégance et de générosité : « Il nous porta l'espoir d'être autre chose¹⁷ », lit-on dans *Texaco*. « Nous avons désormais le sentiment que nous pouvions nous en sortir et conquérir l'En-ville¹⁸. » Et la conquête de la ville, de « l'En-ville », correspond à l'éventuelle conquête de Soi, l'accès à la liberté véritable hors des Habitations, « l'enfer de la canne à sucre », pour employer un terme couramment utilisé aussi, où les personnages risquent à tout moment de retomber, faute de travail, d'instruction, de capacité de se constituer véritables citoyens de la République, hors de l'esclavage, définitivement. Cette conquête, c'est donc également cela : la promesse d'accéder à une nouvelle manière d'exister, qui n'implique pas un long déplacement vers les terres perdues comme c'est le cas dans *Pélagie-la-Charrette*, mais une volonté de prendre de force la citadelle qu'est Fort-de-France, lieu où il est possible de s'imaginer homme, et donc se recréer homme. C'est pour cela que le « Maître de la parole », l'écrivain, le guérisseur, le pourvoyeur de haute magie ainsi que la constellation de personnages qu'il invite à créer « déchire la terre », et en fait « sortir les mots », comme le « Maître-la-nuit » du *Quatrième siècle*. Il n'est donc pas étonnant que le personnage d'Esternome en soit d'abord ébloui, croyant qu'il a affaire à ce magicien suprême, ce sage qu'il cherche depuis si longtemps. C'est encore cet espoir qu'il éprouve, celui de découvrir un être qui puisse indiquer le chemin à prendre, la manière de sortir

15 Patrick Chamoiseau, *op. cit.*, p. 373.

16 *Ibid.*, p. 374.

17 *Ibid.*, p. 320.

18 *Ibid.*, p. 320.

de l'impasse, se reconstruire véritablement, en tant que citoyen libre mais surtout en tant qu'homme : « Il avançait en murmurant *Ça doit être un Mentô, ça doit être un Mentô*, et ces mots lui baillaient un allant qui neutralisait la raideur de ses genoux¹⁹. » Mais, même obnubilé par ce pouvoir immense qu'il attribue au verbe de Césaire, puissant et envoûtant comme « La Parole » des Mentôs, il finit par déchanter. « La Parole » a le pouvoir de le porter, certes, elle lui indique le chemin vers son lieu, sa liberté, son imaginaire enfin défait de la gangue de l'esclavage, mais le français magnifique que le poète manie avec tant de virtuosité crée une faille qui ne saura être franchie de son vivant. Césaire s'élève en effet comme sur une cime, qui éblouit, mais qui éloigne : sa langue constitue une force, mais aussi une forteresse qui le rend Autre. Les trésors de « La Parole » de Césaire s'effacent derrière cette langue dans laquelle l'esclave libéré ne se retrouve pas. À ses yeux, elle fait du poète devenu maire non pas un homme du peuple tendu vers la reconquête d'un monde où vivre plus dignement mais, pour employer le terme choisi dans *Texaco*, un « Mulâtre », un opportuniste donc, sinon un traître, qui oublie et le créole et la réalité à laquelle il ne correspondrait désormais plus. Mais « La Force » demeure et permet d'insuffler le courage et la clairvoyance nécessaires à cet affrontement de la ville où la liberté sera conquise, à force de détermination et de ruse. Pour les personnages de *Texaco*, la liberté, et le lieu affilié, évidemment non plus un territoire, seront à prendre par des hommes qu'ils estiment être plus près d'eux et non pas par des élites, définies aussi racialement, comme si les propositions de la créolisation et de la Relation²⁰ n'avaient pas tout à fait, ou pas encore, cours.

Migrations et filiations : des stratégies de la déroute

La posture dont il est question plus haut n'est peut-être pas très différente de celle qui donne au roman de Maillet son caractère déchirant, qui relate les effondrements d'un peuple pour lequel

19 *Ibid.*, p. 321.

20 Édouard Glissant, *Introduction à une poétique du divers*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1995, 106 p.

le salut semble pourtant correspondre à des contours clairement délimités, qui posent l'ascendance, et donc l'origine, non plus africaines, mais françaises, comme seules bouées de secours. L'importance accordée à cette ascendance se manifeste entre autres par l'insistance sur la filiation, la référence constante aux noms des hommes, de leurs pères, de leurs grands-pères, comme pour établir une identité qui se veut stable dans un univers qui ne l'est pas. Et cette instabilité est bien sûr inscrite dans le territoire qui se dérobe, qui a été perdu et qui ne saura pas être retrouvé dans son état d'antan. Il s'agirait d'une forme de compensation qui, selon François Paré, se décline comme suit : « En fait, l'Amérique française est saturée d'arbres généalogiques, car ainsi se traduit aujourd'hui le rapport équivoque avec la culture irradiée²¹. » Son propos est particulièrement révélateur de cette relation entre la « culture irradiée » et la question centrale de la filiation, des « arbres généalogiques » évoqués avec tant d'insistance dans *Pélagie-la-Charrette* et ailleurs chez Maillet. Et s'il est question d'une « irradiation » de la culture, terme qui ajoute d'ailleurs à celui plus prosaïque de « destruction » une certaine élégance, elle est à mettre en parallèle avec l'effritement de la relation à un territoire qui n'est plus garant des modalités d'appartenance ou de leurs représentations. L'être humain déplacé, « dérangé », expulsé de ce qu'il conçoit comme ses terres originelles, l'Acadie et non la France, ce pas identitaire ayant à toutes fins pratiques été franchi, tend à canaliser d'abord l'absence grâce à une volonté de resserrer les liens aux frères, aux cousins, aux ancêtres. L'origine, celle d'une francité définie comme immuable, acquiert une dimension presque sacrée qui assure un sentiment de pérennité, et peut-être même de cohésion sociale là où il ne semble y avoir qu'incertitude et bouleversements. Daniel-Henri Pageaux note le caractère soutenu de la représentation des familles au sein d'un espace qui lui échappe et que celles-ci investissent non seulement de leurs rêves et de leurs projets, mais bien de leurs noms :

21 François Paré, *Le fantasme d'Escanaba*, Québec, Nota Bene/CEFAN, 2007, p. 125.

Il me semble significatif que certains informateurs d'Antonine Maillet, chroniqueurs, « conteux », soient appelés des « défricheurs de parenté » : l'expression est dans *Crache-à-Pic* et dans *Les Cordes-de-Bois*, par exemple. Il existe dans l'Acadie de la romancière, comme peut-être pour d'autres communautés fortement individualisées, voire fermées sur elles-mêmes, une étroite relation entre l'espace physique et ce que l'on pourrait appeler la géographie humaine, le peuplement d'un espace. *Celui-ci n'existe qu'en fonction de la présence ou de la survivance des familles*²², les lieux-dits sont aussi des noms de famille, ou de clan²³.

Chez Pageaux, cette « géographie humaine » serait peut-être aussi le fait d'une société où l'Autre n'occupe pas une place déterminante. Il s'agirait donc là d'un certain repli sur soi, qui se manifesterait par l'accent mis sur l'insertion de noms, d'hommes, de familles, de villages en un espace qui serait ainsi créé ou recréé, d'une manière qui en évacuerait l'aspect inquiétant. Car c'est peut-être bien le but visé : apposer à la conscience du manque d'un territoire à Soi un imaginaire qui agirait à la fois comme un baume et comme un subterfuge. Ainsi, ce manque et cette nostalgie seraient apaisés ou contournés par une approche qui relève des formes de l'appropriation plus usuelles tout en n'y correspondant pas tout à fait, faute de mainmise véritable sur la terre qui serait encore à l'Autre. Nulle possibilité ici en effet de *prendre*, tracer des limites et des formes de l'exclusivité. Et pourtant, c'est comme si le geste ou l'envie ou le besoin demeuraient, à moins qu'il ne s'agisse d'une pulsion humaine incontournable, exacerbée par l'incapacité d'y céder. En suivant la proposition de Pageaux, il serait possible de conclure que là aussi, comme chez certains personnages de *Texaco*, ce n'est pas la tentation de la Relation²⁴ qui l'emporte, comme si quelque chose de plus grave se jouait peut-être et empêchait d'y voir au-delà. L'Autre serait là aussi envisagé avec une crainte habitée tout de même par une certaine curiosité. Cela rappelle les sentiments d'Esternome envers un Autre qui n'en est

22 Je souligne.

23 Daniel-Henri Pageaux, *La lyre d'Amphion. Pour une poésie sans frontières*, Paris, Presses universitaires de la Sorbonne, 2001, p. 117.

24 Édouard Glissant, *Traité du Tout-monde*, Paris, Gallimard, 1997, 261 p.

pas véritablement, mais qui le devient, puisqu'il manie à merveille quelques-unes de ses « armes » les plus puissantes, en l'occurrence la langue française des discours qu'acclament pourtant bien des gens des quartiers populaires. Dans *Pélagie-la-Charrette*, l'Autre semble même de prime abord absent, des préoccupations intimes en tout cas, bien qu'il manifeste sa présence silencieuse et ineffable tout au long de l'ascension de Pélagie vers son Acadie perdue. Ainsi, lorsque Jean croise le chemin d'Iroquois excédés par sa décision de voler une bête prise dans un piège leur appartenant, il doit payer le prix fort²⁵ :

Une certaine princesse iroquoise qui s'appelait vaguement Katarina avait obtenu de son père la libération de deux prisonniers à la condition d'épouser le troisième. « – Jean ? Jean se sacrifiait et envoyait à sa mère, en gage de filiale affection et de fidélité indéfectible à son peuple, en attendant mieux, dix peaux de renard rouges pour se garder contre le froid²⁶. »

Son pauvre Jean, abandonné bien malgré elle en terres hostiles, poserait un geste constituant un sacrifice de plus sur l'autel de cette remontée obstinée vers le « pays », le gage de sa témérité. Elle en conçoit un devoir de mémoire et demande à ce que tous en fassent autant : « – Souvenez-vous de mes garçons que j'éparpille, morts ou vifs, à travers mer et forêt ! Laissez-les point oublier d'où c'est qu'ils sont aveindus²⁷ ! » Cette interprétation de l'évènement est cependant mitigée par le fait que Jean a été en vérité amoureux de l'Iroquoise qui, tout compte fait, ne l'aurait pas réduit à l'état de prisonnier. Il serait plutôt resté de bon gré, sans vouloir tout expliquer à une mère dont il connaît et les désirs et les projets et qu'il souhaite épargner. Plus intéressant sans doute, sa perception de la figure de l'Autre qu'incarne cette femme ne lui pose pas problème ou en tout cas ne cadre pas avec les prescriptions familiales. Il lui offre même un objet hautement symbolique, cadeau fait en juste

25 Antonine Maillet, *op. cit.*, p. 220.

26 *Ibid.*, p. 227.

27 *Ibid.*, p. 228.

retour des choses, de bon gré et même avec tendresse :

Il aurait donc pris l'habitude de payer à son Indienne chaque feuille d'eau d'une perle de son chapelet, un chapelet reçu en héritage de sa mère, au jour de son départ sur la *Grand' Goule*, et qui avait appartenu à sa lignée d'aïeules maternelles, de Françoise, à Madeleine, à Marie-Joséphine, à Pélagie. Ainsi Jean de la Grand'Prée finit par passer au cou de son Indienne bien-aimée le seul bijou de famille des LeBlanc arraché au Grand Dérangement, transformant un chapelet acadien en collier sauvage, si Céline l'avait su²⁸.

La magie opérée ici relèverait des émotions, qui provoquent l'échange et transforment l'objet d'une si grande importance, et surtout les liens familiaux et la grande rupture du Dérangement en cadeau d'amoureux, en don de soi qui effacerait les exigences des origines. En conclusion, il sera dit de lui « Jean à Pélagie LeBlanc était un amoureux, pas un héros²⁹ ». Et si « L'un n'empêche pas l'autre³⁰ », « [...] c'est moins héroïque d'être un héros amoureux qu'un héros tout court³¹ ».

Cela dit, malgré cette désertion, il semble que ce soit le discours de Pélagie qui demeure, et prend le pas sur le choix de son fils. Et elle n'en reste pas là, puisqu'elle le double de ses gestes. Au contraire de Jean, elle garde le cap et se rend bel et bien en ces terres du Nord, quitte à passer à côté des propositions de Broussard dit Beausoleil. C'est donc bien elle qui incarne l'héroïsme à toute épreuve, dans sa version plus « classique ». Elle passe outre ses rêves d'un homme qu'elle imagine abattre « un arbre en trois coups de hache » : le plus important demeure la terre ancestrale. Les formes de celle-ci se confondent justement à celles de l'homme et elles évoquent une même nostalgie :

28 *Ibid.*, p. 224-225.

29 *Ibid.*, p. 225.

30 *Ibid.*, p. 225.

31 *Ibid.*, p. 225.

Le Coude !... le village de Beausoleil sis juste au ras le Coude, sur les rives de la Petitcodiac. Tous ces noms dansaient dans sa tête [...] Beausoleil... Beausoleil ! [...] Des noms à enfermer dans son coffre de cèdre³².

À l'évidence, ce n'est pas l'amour d'un homme qui l'emporte. Les noms des lieux aimés, le nom de Beausoleil, toutes ces images d'un bonheur qui aurait pu être, ne correspondent qu'à une rêverie finalement un peu stérile : de belles images en tout cas, pour agrémenter non pas sa vie, mais le coffre, son seul vrai trésor. Car le but ultime est la reprise de l'espace d'antan, *ou presque*, l'enracinement encore, la pérennité d'un monde qui doit épouser ses formes initiales. Et puisque cela ne s'avèrera pas véritablement possible, pas à la manière espérée du moins, ce sont justement les liens entre les hommes, les liens aux ancêtres, aux coutumes françaises dont les noms sont les représentants, qui deviennent les grands enjeux de cette quête. Les LeBlanc et les Cormier, et les Girouard et les Bourg devront ainsi se porter garants d'un passé à ne pas oublier. Dans un univers où les terres ancestrales ne peuvent pas être recouvertes, où il faut toujours faire preuve de prudence pour ne pas éveiller les soupçons, c'est bien le souvenir d'une francité aux accents sacrés qui constitue l'issue de secours. C'est d'ailleurs une grande part du projet de Pélagie : se souvenir de la part française de Soi, par la langue, par les contes, par la « culture », la plus importante, la plus intime, peut-être même la seule qui vaille.

C'est cette conscience de la valeur accordée à une certaine francité qui prend le pas sur les contours d'un territoire qui ne sera plus jamais tel qu'il a pu l'être, en l'Acadie ancestrale réelle ou rêvée ou plus loin en cette France un peu mythique qui demeure une référence, sinon pour Pélagie, du moins pour Maillet. Et pour ceux qui veulent la rejoindre dans ce périple vers un monde à construire de toutes pièces, Pélagie sait imposer, ou tout juste proposer, un peu de cette identité par laquelle elle pense se réaliser. Elle offre donc sans hésiter à l'esclave désemparé qui croise sa route, et un pays et un nom :

32 *Ibid.*, p. 132.

Mais si par adon vous êtes sans pays, j'allons nous en qu'ri' un dans le nord, embarquez. Et si vous avez oublié votre nom, dumeshui vous pourrez relever c'tuy d'un homme qui a péri dans le Grand Dérangement sans laisser de traces : Théotiste Bourg³³.

C'est encore la référence aux noms ancestraux et à la filiation française qui lui permet de recréer un espace à Soi, dont elle a terriblement besoin et qui pourtant se refuse. Ce qu'elle prétendait refaire, le monde de l'origine, ne peut qu'en avoir l'apparence. La réalité correspond à une définition différente de ce qui peut relever de l'intime et de ce qui est à l'Autre. Celui-ci habite un même espace et s'insinue dans un imaginaire qui prétend ne pas en rendre compte, tout en étant en mutation. Et le frère ou le cousin ou l'ami qui investit les États-Unis, de la Louisiane jusqu'à la « Marilande », construit sans doute aussi, en parallèle et en silence, une autre Acadie qui reconstituerait ou modifierait et les limites d'un territoire et la définition même de ce qu'il peut être.

De l'improbable rencontre

S'il peut être question d'une reformulation du rapport au legs de l'histoire, elle passerait dans *Pélagie-la-Charrette* par l'insistance sur l'origine, ce qui est conçu comme l'origine, sur un passé à faire revivre malgré tout, un imaginaire qui relèverait chez Glissant de celui de l'Un, de la racine unique. C'est de cette manière qu'il est possible de vivre encore, malgré le Grand Dérangement, en y soustrayant la volonté d'éradication qui provoque une peur magistrale. Par ailleurs, devant le mur quasi infranchissable que constitue l'accès à un espace à Soi, à la dignité et à l'aisance, les personnages de *Texaco* ont recours à des stratégies différentes, qui correspondent moins à une remontée, de l'espace et de l'arbre généalogique, vers un point fixe, un Nord de l'Amérique d'une francité constituée à l'aune de l'immuable. Esternome et ses compagnons de misère et de rêves invoquent plutôt « La Parole », les figures de l'écrivain et du Mentô, qui opèrent leur magie en proposant les richesses d'un imaginaire

33 *Ibid.*, p. 134.

délesté des limites du passé ou qui tentent de les contourner, et mieux, de créer à partir d'elles et hors d'elles, un univers qui se veut inédit. Dans le roman de Maillet, c'est Pélagie qui exprime ce même désir puissant d'un espace à Soi, et bien sûr de la dignité, par la volonté de remonter vers la terre du Nord et vers une ascendance française devant permettre une certaine reprise de l'espace perdu, une refondation, peut-être non pas avec l'Autre, mais un peu malgré lui, malgré sa présence qui investit l'espace auquel elle veut apposer les noms des siens, comme pour instaurer une autre magie, là où celle des conteurs s'avère inopérante. Il s'agit ici d'un espace des écueils, des barrières, des limites, qui n'est pas sans rappeler celui que Deleuze et Guattari définissent comme sédentaire :

Gilles Deleuze et Félix Guattari ont distingué espace lisse et espace strié, soit espace hétérogène et espace homogène. [...] Bien entendu, c'est l'espace lisse, l'espace hétérogène, l'espace nomade, que les deux philosophes appellent de tous leurs vœux, car « l'espace sédentaire est strié, par des murs, des clôtures et des chemins entre les clôtures, tandis que l'espace nomade est lisse, seulement marqué par des "traits", qui s'effacent et se déplacent avec le trajet »³⁴.

Ce propos permet d'envisager le roman de Maillet d'un point de vue qui en souligne les paradoxes. Il s'agit en effet dans l'univers de *Pélagie-la-Charrette* d'un espace nomade qui n'est pourtant pas pris en compte, d'où sans doute le malaise et l'impression qu'il n'est en rien « lisse » ou « marqué par des traits qui s'effacent ». L'espace que Pélagie appelle de ses vœux correspond à l'homogène et, selon la logique qu'ils développent, aux « murs », aux « clôtures » et aux « chemins entre les clôtures ». Il y a là un élément particulier, où la réalité décrite est celle d'un investissement continental et d'un « nomadisme » qui ferait de la migration une expérience euphorique. Pourtant, celle-ci semble impossible, dans la mesure où elle associe la rencontre de l'Autre à un contexte par lequel tout se perd, se défait, se transforme d'une manière inacceptable. Le chemin

34 Bertrand Westphal, *La géocritique. Réel, fiction, espace*, Paris, Les Éditions de Minuit, 2007, p. 68.

vers l'espace nomade comporte le risque d'une métamorphose qui ne peut être envisagée :

Vous n'en avez point eu assez du sud en dix-sept ans d'exil et de misère noire ? C'est la mort loin des tombes de vos pères et aïeux que vous cherchez ? [...] Une vie de planteurs, peut-être bien, sur de vastes terres grasses et vierges... – Au mitan d'étrangers qui coucheront avec vos enfants et vous baragouineront une langue que vous entendrez point³⁵.

Il n'est donc pas étonnant que la rédemption relève ici d'une stratégie visant à circonscrire les éventuelles rencontres, qui ne peuvent dès lors pas être définies comme telles aisément, tant elles semblent menacer le sujet déjà fragile, dont les assises identitaires ne peuvent souffrir aucune négociation et aucune altération. Le chemin à prendre est clairement tracé « de la droite ligne qui menait du sud au nord, des Caroline en Acadie³⁶ » et il reproduit une autre « droite ligne », traçant ou traquant la filiation, celle de la traversée des générations qui tendent à dompter le territoire qui se dérobe, à compenser donc ses défaillances :

Les conteurs et chroniqueurs de la lignée eurent deux siècles pour débattre de la question. Et laissez mon cousin Louis-le-Jeune vous dire qu'aucune génération de Bélonie ne laissa passer une si belle occasion de dire son fait à la génération suivante³⁷.

À l'horizontalité de la réalité continentale s'impose la verticalité d'un parcours vers la terre originelle et d'une filiation qui comble les failles de l'espace par la stabilité d'un temps cyclique, et rassurant, qui rappelle inévitablement les travaux d'Eliade³⁸.

Dans *Texaco*, la remontée vers un espace originel ainsi que les traces d'une généalogie par laquelle se définir ne sont pas envisagées. Rappelons dans un premier temps que cela relève ici de l'impossible,

35 Antonine Maillet, *op. cit.*, p. 145.

36 *Ibid.*, p. 151.

37 *Ibid.*, p. 191.

38 Mircea Eliade, *Le mythe de l'éternel retour, archétypes et répétition*, nouvelle édition revue et augmentée, Paris, Gallimard, [1949] 1969, 192 p.

ce qui pourrait expliquer cette absence. Le contexte dans lequel évoluent les personnages du roman ne permet aucunement un tel rêve ou une telle aspiration. Les langues d'origine, les habitudes, les manières de vivre, les croyances et même les noms de famille ont été perdus, défaits par l'entreprise coloniale dont les projets d'acquisition (de territoire, de pouvoir, d'argent) ne prenaient pas en compte la charge imposée. Nulle possibilité de reprendre le chemin vers l'Afrique, sauf peut-être par le biais de la croyance que le continent d'antan sera retrouvé après la mort, et grâce à elle. Nulle possibilité non plus de sauvegarder la trace du passé grâce à des noms que pendant longtemps on ne choisit pas véritablement ni pour soi ni même pour les enfants. Dans un tel univers, les stratégies, qui ne relèvent pas de la compensation, doivent pourtant permettre de vivre et affirmer une souveraineté³⁹ en faisant fi des éléments ayant constitué des pôles par lesquels l'être humain s'est longtemps défini. Il est tout aussi vrai que ces stratégies ont été également attribuées à un Autre auquel on reproche de les avoir utilisées pour se consolider *et* pour exclure, établissant ainsi une des bases d'une minorisation aux effets dévastateurs. Dans une méditation sur Saint-John Perse, Patrick Chamoiseau trace le lien entre ces pôles et un poète aimé, malgré ses affiliations békées, et malgré une vision des choses qui lui donne l'impression d'être exclu, déchu, réduit à ce pauvre homme au visage couleur « de papaye et d'ennui » chantés en des poèmes⁴⁰ qui charment et consternent tout à la fois⁴¹ :

Ils préservent leur pureté illusoire, leur blancheur, établissent de soucieuses généalogies, raidissent une longue racine. L'identité est, pour eux, un fantôme réfugié dans la cristallisation du territoire lointain⁴².

39 Qui ne relève pas en cet univers romanesque d'un projet politique s'opposant à l'Europe ou plus particulièrement à la France.

40 Saint-John Perse, *Éloges suivis de La Gloire des rois, Anabase et Exil*, Paris, Gallimard, [1911] 1967, 224 p.

41 Patrick Chamoiseau, *Césaire, Perse, Glissant. Les liaisons magnétiques*, Paris, Philippe Rey, 2013, p. 194.

42 *Ibid.*, p. 190.

Le souci de la généalogie, de la racine et du territoire – lointain selon la lecture que fait Chamoiseau des représentations de Perse –, puisque la colonie n'en serait qu'une excroissance aussi nécessaire que mal-aimée, sont des éléments qui relèvent de l'aporie. Ils sont présentés d'emblée comme l'apanage des Békés reproduisant des schémas qui refusent à l'Autre non seulement un territoire, mais le droit de vivre selon des « règles » dictées par son humanité même.

Cela dit, et c'est peut-être là l'élément magistral du tableau présenté en cet essai, cette insuffisance, ces limites, cette fébrilité, quand il ne s'agit pas d'un mécontentement profond, relèveraient du mouvement d'une créolisation qui ne pourrait être enclenché que dans le malaise, tant il défait les habitudes et peut-être même les assises psychiques :

Cette sensation d'exil, ce trouble, ce dénigrement de la terre nouvelle, ce rêve du pays perdu, cette perception d'une insularité close, cette envie de pureté fantasmée qui nous renvoie à de fantasmatiques sources, ces désirs de racines et de certitudes sont créoles. Ce sont les affres que l'on éprouve dans la force du Divers. Ils sont partagés par tous, quelle que soit leur condition dans le terrible brassage des créolisations⁴³.

La proposition abolit certains antagonismes, qui s'avèrent d'ailleurs des plus importants. Déjà, ils désarticulent les oppositions existant entre ces deux factions des univers esclavagistes et post esclavagistes décrits à la fois par Perse et par Chamoiseau, notamment dans *Texaco*. Ils permettent de lier deux composantes des Antilles françaises, les maîtres et les esclaves, par une même préoccupation qui échafaude une structure se voulant inédite. Et celle-ci est inquiétante, difficile à constituer, difficile à vivre également. La « pureté fantasmée » n'est plus obligatoirement l'attribut du bourreau, mais plutôt une pulsion qui s'apparente à la volonté de garder vivante, encore un peu, et avant sa dissolution, une manière de vivre et d'envisager le monde qui est tout aussi rassurante qu'elle peut être meurtrière. C'est opérer un immense pas, hors d'une conception des formules pouvant être qualifiées de

43 *Ibid.*, p. 190.

binaires, selon lesquelles il y a forcément opposition, récrimination, reproche, appel à réparations. Il n'est toutefois pas proposé de procéder à l'oubli, faire table rase, comme si tout était dépassé. C'est envisager aussi une commune humanité qui souffre et fait souffrir, et qui décèle des éléments de solution, de rédemption, même si ces derniers sont élaborés au long cours, par-delà les époques et les générations. De ce point de vue, la distance est également bien moindre entre les propositions des romans antillais et acadien à l'étude. Si dans ce dernier la réponse au désordre semble correspondre plutôt aux dispositions que Chamoiseau dit deviner chez Perse, elle est alors également une tentative d'échapper à une créolisation déjà à l'œuvre⁴⁴. Et, là comme dans l'En-ville de *Texaco*, il faut encore dire et redire, et nommer, se nommer, pour habiter à terme un espace qui n'est plus territoire, et qui n'a plus à être défini comme tel, pour se retrouver souverain, exercer une autorité non plus sur un Autre, mais bien sur Soi. Selon Dominique Chancé : « Il s'agit moins dès lors de conquérir la terre, le sol, de s'approprier un lieu, que d'exister dans la reconnaissance des autres, à travers le langage et la parole⁴⁵. » C'est bien la voie que les Mentôs avaient indiqué dès leur passage dans l'Habitation où croupissait encore par amour Esternome. Ce serait le tracé vers un monde qui se devine plus qu'il ne se transmet, et qui s'invente plus qu'il ne s'hérite, pour en arriver ultérieurement à révéler une magie que ni les sorciers estimés de *Texaco* ni les conteurs sur lesquels s'appuie Pélagie n'auraient été en mesure de nommer véritablement.

44 Pensons à la princesse iroquoise et aux familles bifurquant vers la Louisiane, entre autres.

45 Dominique Chancé, *Patrick Chamoiseau, écrivain postcolonial et baroque*, Paris, Honoré Champion, 2010, p. 279.